

---

## Émile Meyerson, de la chimie à la philosophie des sciences

Eva Telkes-Klein

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/112>

ISSN : 2075-5287

### Éditeur

Centre de recherche français à Jérusalem

### Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2007

Pagination : 107-116

### Référence électronique

Eva Telkes-Klein, « Émile Meyerson, de la chimie à la philosophie des sciences », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 18 | 2007, mis en ligne le 07 janvier 2008, Consulté le 18 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/112>

---

## Émile Meyerson, de la chimie à la philosophie des sciences

Eva TELKES-KLEIN

Centre de recherche français de Jérusalem

Cet article suit le chemin, atypique, qu'emprunte Émile Meyerson pour passer de la profession de chimiste à la pratique de la philosophie et de la philosophie des sciences. Son parcours est atypique puisque Meyerson ne bénéficie d'aucune position académique qui lui permette de vivre de sa science. Cependant ce chemin, qui le fait changer de statut, le mène à une position de figure importante dans le champ de la tradition française de la philosophie des sciences. Ainsi, Dominique Parodi donne de Meyerson une appréciation des plus positives dans son tableau de *La philosophie contemporaine en France. Essai de classification des doctrines*<sup>1</sup>. Il écrit qu'il est « des savants, et non des moindres [... qui] viennent à la philosophie, désireux de scruter les principes ou de critiquer les valeurs de leurs propres recherches ; les uns comme Henri Poincaré ou Duhem restant, d'ailleurs, des savants, tandis que d'autres deviennent de plus en plus exclusivement philosophes, tels Milhaud et Meyerson ». Mais, victime de ses détracteurs, Meyerson perd rapidement, après sa mort, de son importance et disparaît du champ philosophique français et des programmes d'enseignement jusqu'à ces

---

<sup>1</sup> D. Parodi, *La philosophie contemporaine en France. Essai de classification des doctrines*, Paris, Librairie Alcan, 1919, cité p. 101 par A. Andal, « Gaston Milhaud (1858-1918), *Revue d'histoire des sciences*, 1959, Tome XII, pp. 96-110.

dernières années. Cette grande figure de la philosophie des sciences française poursuit, *post mortem*, un chemin différent de celui de ses contemporains. C'est à l'étranger, essentiellement aux Etats-Unis, qu'il a continué à influencer les courants de pensée, jusqu'à ce qu'on le redécouvre, enfin, en France depuis quelques années. La mise à la disposition des chercheurs de tout son fonds d'archives<sup>2</sup> n'est pas étrangère à ce regain d'intérêt, renforcé par une politique éditoriale soutenue<sup>3</sup>. Cette étude, comme la plupart de nos travaux relatifs à Meyerson<sup>4</sup>, utilise largement la correspondance. Nous rappellerons ses débuts et nous le suivrons dans la transition d'une discipline à l'autre.

Meyerson est né à Lublin en 1859, dans « l'ancien Royaume russe de Pologne<sup>5</sup> ». Son père, marchand de draps, est responsable de la communauté juive de Lublin. Sa mère se fait connaître en publiant un roman nourri de souvenirs familiaux. Émile Meyerson quitte sa ville natale pour faire « une grande partie de [s]es études secondaires ainsi que [s]es études supérieures en Allemagne (à Leipzig, Berlin, Göttingen et

---

<sup>2</sup> Archives sionistes centrales, fonds A408.

<sup>3</sup> Édition de la correspondance philosophique française et d'inédits, réédition des principaux ouvrages.

<sup>4</sup> « Émile Meyerson : A Great Forgotten Figure », *Iyyun, The Jerusalem Philosophical Quarterly*, volume 52, July 2003, pp. 235-244 ; « Émile Meyerson, d'après sa correspondance. Une première ébauche », *Revue de Synthèse*, t. 125, 2004, p. 197-215 ; communication au colloque international « Bernard Lazare, la nécessité » (Paris, 16-18 septembre 2003) « Bernard Lazare et Isabelle Bernard-Lazare à la lumière des archives Meyerson » ; « Émile Meyerson dans le monde », conférence donnée au Centre de recherche français de Jérusalem, mars 2005 ; communication au colloque international « L'histoire et la philosophie des sciences en France à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933) », (Jérusalem, 6-7 juin 2005), « Le premier cercle », à paraître aux Éditions du CNRS ; communication à la journée « Émile Meyerson et l'invention des sciences humaines », Amiens, 13 janvier 2005 « Meyerson dans les milieux intellectuels français dans les années 1920 ».

<sup>5</sup> Sauf indication particulière, les citations de Meyerson sont extraites du texte qu'il adresse, au cours de l'été 1924, à Félicien Challaye. Ce dernier souhaite recevoir « quelques lignes biographiques (montrant si possible le caractère européen de sa personnalité et de sa formation » (souligné par l'auteur) A408/9, dossier Félicien Challaye.

Heidelberg)<sup>6</sup> ». C'est vers la chimie qu'il s'oriente. Il étudie entre autres auprès de Robert Wilhelm Eberhard Bunsen qui certifie, dans une attestation du 18 mai 1882, que « le Docteur Émile Meyerson, de Lublin, [...] a pris part depuis le mois de mars 1879 jusqu'au mois d'octobre 1880 avec le plus grand zèle et avec le meilleur succès aux exercices pratiques de chimie dirigés par moi et qu'il s'est occupé spécialement d'analyses inorganiques, entre autre surtout de l'analyse des gaz et de l'analyse spectrale. Le zèle soutenu avec lequel M. le Docteur Meyerson a poursuivi ses études me donne la conviction qu'il remplira avec succès ses fonctions en rapport avec ses connaissances approfondies<sup>7</sup> ».

Dès la fin de ses études, il s'installe en France où, sans doute, cette recommandation lui sert pour se faire engager, sitôt arrivé en 1882, à un poste de stagiaire au Collège de France.

Comme il l'écrit lui-même dans cette biographie intellectuelle rédigée pour Félicien Challaye et publiée dans la revue *Europe*<sup>8</sup> :

C'est pendant l'année au Collège de France qu'ayant les bibliothèques sous la main, j'ai accompli cette évolution. J'étais tombé, un peu par hasard, sur les Leçons de philosophie chimique de J. B. Dumas. C'était, je m'en rendais compte à ce moment-là, (et cette impression s'est confirmée depuis), plutôt superficiel et très souvent inexact dans les détails ; mais l'histoire racontée - je dirais plutôt l'anecdote- était au plus haut point intéressante<sup>9</sup>. Je me suis rappelé alors la *Geschichte* de Kopp et l'ai redécouverte en quelque sorte ; à ma vive surprise, j'ai vu peu à peu apparaître, sous le désordre apparent des faits accumulés, un tableau, admirable d'ordonnance et de profondeur, de l'évolution complète d'une science. Mon ambition fut dès lors de composer une histoire de la chimie avec toute la précision et la minutie de Kopp, mais avec la clarté de J. B. Dumas.

C'est alors que Meyerson publie son premier article dans la prestigieuse *Revue scientifique* : « Jean Rey et la loi de la conservation de

---

<sup>6</sup> A408/9, Félicien Challaye.

<sup>7</sup> A408/263.

<sup>8</sup> Article paru dans *Europe*, n°33, tome IX, 15 septembre 1925, pp. 97-101.

<sup>9</sup> Le chimiste Jean-Baptiste Dumas a donné ces *Leçons de philosophie chimique* au Collège de France en 1836, éditées en 1837, réédition Bruxelles, édition Culture et civilisation, 1972.

la matière<sup>10</sup> ». Cette première publication est suivie d'autres articles, également à orientation scientifique<sup>11</sup>.

C'est à peu près au moment où il publie son premier article qu'il quitte le laboratoire de Paul Schutzenberger pour travailler, à partir du 31 mars 1884, comme chimiste pour les Établissements A. Collineau et Cie, installés à Argenteuil, « avec des appointements de trois cents francs par mois<sup>12</sup> ». Très vite satisfait du travail qu'il fournit, son employeur lui renouvelle son contrat et le nomme « pour la durée de cinq années comme chimiste en chef de l'usine de messieurs A. Collineau et Cie [avec] la direction de tous les travaux exécutés dans l'usine, en rapport avec les couleurs d'aniline, la fabrication des couleurs dans les ateliers et les recherches sur les nouvelles recherches ainsi que sur les perfectionnements des procédés de fabrication dans les laboratoires. Son salaire est alors de sept cents francs par mois la première année<sup>13</sup> ».

Mais pour une raison que nous ignorons à ce jour, Meyerson envoie, le 10 juillet 1886, une lettre de démission sur papier à en-tête de Collineau et Cie aux directeurs de cette maison en précisant qu'il espère pouvoir quitter son poste le 1er octobre 1886<sup>14</sup>.

Quittant ce poste dans l'industrie chimique, il s'engage alors dans un projet d'invention et de « production d'une matière colorante bleue » et dépose un brevet<sup>15</sup>. Mais cette entreprise échoue et voici comment il commente cette expérience : « n'ayant aucune fortune, il a fallu que j'aie une carrière me permettant de suffire à mes besoins matériels<sup>16</sup> ». Dégoûté de l'industrie, il cherche alors un poste qui lui permette de poursuivre les études théoriques qu'il a commencées dans le domaine de

---

<sup>10</sup> *Revue scientifique*, mars 1884, t. 33, pp. 299-303.

<sup>11</sup> « Théodore Turquet de Mayerne et la découverte de l'hydrogène », *Revue scientifique*, novembre 1888, t. 42, pp. 665-670 ; « La Coupellation chez les anciens Juifs », *Revue scientifique*, juin 1891, t. 47, pp. 56-58.

<sup>12</sup> Lettre du 17 octobre 1883, A408/263.

<sup>13</sup> Contrat sur papier libre entre les établissements A. Collineau et Cie et Meyerson, 3 décembre 1885, A408/263.

<sup>14</sup> Lettre de démission, A408/263.

<sup>15</sup> Brevet d'invention de 15 ans, du 10 janvier 1888, délivré le 23 mars 1888, n°188072, production d'une matière colorante bleue, A408/263.

<sup>16</sup> ACS, A408/70, brouillon non daté, réponse à la lettre de Metz du 18 août 1924.

l'histoire de la chimie. Son nouveau poste (à l'agence Havas comme « rédacteur pour la politique étrangère ») « n'exigeait qu'un effort journalier minime ». Il a alors trente ans et se lance dans les études épistémologiques. Cependant les conditions matérielles de ce travail alimentaire ne suffisent pas à lui apporter assez de satisfactions. C'est pourquoi, en 1898, après neuf ans passés à l'agence Havas, « dégoûté de la vanité du métier que je faisais et qui m'avait pourtant amusé tout d'abord [...] j'acceptais d'entrer dans une grande administration semi-philanthropique » (d'abord employé du Baron de Rothschild, puis à la *Jewish colonization association*)

Écrit à la fin de sa vie, en 1924, ce texte, montre s'il en était besoin, avec la répétition de cet adjectif « dégoûté », que Meyerson a souffert de ne pas intégrer le monde académique qu'il côtoie régulièrement et familièrement. L'enseignement supérieur classique lui est inaccessible puisqu'il n'est naturalisé que le 18 novembre 1926. Auparavant, quand l'occasion s'en présente, en 1922 et 1923, il fait deux vaines tentatives pour entrer au Collège de France qui ne requiert pas de ses enseignants d'être français. Lorsqu'il reçoit, enfin, une invitation à enseigner, à Harvard, il n'est pas en mesure d'accepter cette proposition : son état de santé laisse à désirer. Il est alors âgé de 70 ans. Xavier Léon lui transmet, le 25 août 1929, la lettre qu'Etienne Gilson lui a fait parvenir :

Notre ami Perry me demande si, en principe, Meyerson accepterait de se rendre à Harvard pour y enseigner pendant un semestre ? Serait-ce trop vous demander que de vous prier de poser la question à Meyerson. Et de me transmettre sa réponse. Bien entendu, ce serait très désirable qu'il pût accepter. » J'ai répondu que je vous ferais la commission, et je le fais, mais que je doutais fort que votre état de santé vous permît d'envisager cette proposition<sup>17</sup>.

Cependant, en 1908, dès la parution de son premier ouvrage, *Identité et Réalité*, publié à compte d'auteur avec un contrat de « vente exclusive de la première édition » réservé à M Félix Alcan, libraire-éditeur<sup>18</sup>, le monde des philosophes s'ouvre à lui. C'est ainsi que Bergson, destinataire entre autres, d'un exemplaire du livre répond, avec un retard

---

<sup>17</sup> ACS, A408/63.

<sup>18</sup> ACS A408/80, contrat entre Alcan et Meyerson, 1<sup>er</sup> juillet 1907.

certain — « j'ai dû attendre, pour en prendre connaissance, jusqu'aux congés de Pâques » —, le 3 mai 1908 :

La conclusion qui se dégage de l'ensemble de votre ouvrage est que les principes et les résultats les plus généraux de la science sont a priori et a posteriori tout à la fois, que l'intelligence mathématique et la nature inorganisée sont accordées l'une sur l'autre dans leurs grandes lignes, mais dans leurs grandes lignes seulement<sup>19</sup>.

Meyerson lui répond le 1<sup>er</sup> juin, « en rentrant d'un long voyage au cours duquel je n'ai pu me faire transmettre mon courrier. [...] J'ai éprouvé, en lisant cette lettre [...] une des grandes joies de ma vie [...] Oserais-je vous demander si vous consentiriez à me recevoir pendant quelques instants, à tel moment qui vous conviendrait ? Ce courrier n'est que la première expression des relations qui s'instaurent dès lors entre les deux philosophes, relations qui durent jusqu'à la mort de Meyerson. Ces relations sont faites de discussions épistolaires et rendez-vous réguliers (« j'irai vous voir, comme d'habitude, dimanche matin, de très bonne heure<sup>20</sup>»), où ils débattent de leurs différents.

Peu après la parution d'*Identité et Réalité*, Marcel Mauss met Meyerson en rapport Xavier Léon, personnalité marquante de la philosophie française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. Fondateur et rédacteur en chef de la *Revue de métaphysique et de morale* publiée, depuis sa création en 1893, par Alcan, à l'origine du premier congrès international de philosophie en 1900, Xavier Léon prend l'initiative de créer la Société française de philosophie l'année suivante. Cette présentation est des plus utiles puisque Xavier Léon propose, d'une part, à Meyerson de « se charger de certains comptes-rendus pour [sa] Revue<sup>22</sup> » et lui suggère, d'autre part, de participer au troisième congrès de philosophie prévu à Heidelberg (août-septembre 1908). Après quelques hésitations, Meyerson se décide. Dans une lettre du 3 août, il écrit à Xavier Léon : « Vous m'avez parlé dans le temps d'une

---

<sup>19</sup> ACS, A408/4.

<sup>20</sup> ACS, A408/4, brouillon de Meyerson à Bergson, s.d.

<sup>21</sup> ACS, A408/63, 2 mars 1908.

<sup>22</sup> ACS, A408/63, s. d.

communication au Congrès<sup>23</sup>. Sur le moment cela ne m'avait pas paru opportun, mais j'ai réfléchi et je trouve que vous aviez raison<sup>24</sup> ». Meyerson y présente sa communication « La Science et le réalisme naïf<sup>25</sup> ».

L'introduction de Meyerson parmi les philosophes se confirme, cette fois encore, vraisemblablement, grâce au soutien de Xavier Léon, qui tient une place majeure dans ce monde. Il invite Meyerson à discuter de son livre devant les membres de la Société française de philosophie, communauté très fermée qui compte des membres de la section de philosophie de l'Institut, des professeurs de philosophie du Collège de France, de la Sorbonne, de l'École normale et de collaborateurs de la *Revue de métaphysique et de morale*. La séance a lieu le 31 décembre 1908, les intervenants sont Léon Brunschvicg, André Job et Louis Weber<sup>26</sup>. Assistent à la séance Gustave Belot, Émile Boutroux, Victor Delbos, Charles Dunan, J. Lachelier, André Lalande, Orgereau, Dominique Parodi, Jules Tannery assistent à la séance, extrêmement importante pour Meyerson puisqu'elle le met en rapport avec les hommes qui seront ses interlocuteurs des années durant. Ainsi, dès la semaine suivante, s'amorce avec André Lalande, auteur de « La dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales<sup>27</sup> » une correspondance qui dure jusqu'en 1930. Dans sa lettre de remerciements pour l'ouvrage que lui envoie Lalande, Meyerson confie :

J'ai pu me convaincre rien qu'en parcourant le sommaire combien il m'eût été utile de le connaître. Mon excuse c'est que, si j'ai travaillé longtemps et aussi consciencieusement qu'il m'a été possible, j'étais

---

<sup>23</sup> Le 3<sup>e</sup> Congrès international de philosophie se tient à Heidelberg du 1<sup>er</sup> au 5 septembre 1908.

<sup>24</sup> ACS, A408/63, 3 août 1908.

<sup>25</sup> É. Meyerson, « La Science et le réalisme naïf », publié dans les actes du colloque et dans la *Revue de Métaphysique et de Moral*, 1908, année 16, n° 6, pp. 845-856.

<sup>26</sup> Séance du 31 décembre 1908, Émile Meyerson *Identité et Réalité*. Voir *Bulletin de la société française de philosophie* T. IX, 1909, 75-108.

<sup>27</sup> Paris, Alcan, 1899.

isolé, sans conseiller, ne me guidant que d'après des citations et des comptes-rendus rencontrés plus ou moins au hasard<sup>28</sup>.

L'envoi de ce premier ouvrage est, pour Meyerson, l'occasion d'entamer une correspondance régulière avec des philosophes et scientifiques de renommée internationale. Ainsi en est-il avec Hermann Cohen, Ernst Cassirer ou André Job, par exemple.

Cette introduction dans le monde des philosophes se manifeste par des discussions avec ses « collègues », professeurs pour la plupart, qui disposent des facilités dues à leur position académique et qui n'hésitent pas à en faire profiter Meyerson. Ce dernier ne se prive pas de se faire prêter des livres, sortis soit de la bibliothèque personnelle de ses pairs ou empruntés pour lui dans les bibliothèques où il n'a pas droit au prêt à domicile. Très rapidement se mettent en place des rencontres régulières, chez lui, où l'on présente les dernières parutions, les découvertes majeures ou les débats qui divisent le monde des philosophes et des scientifiques. Rappelons qu'en 1922, lors de la visite d'Einstein à Paris, c'est avec Meyerson que s'ouvre la discussion, le 6 avril, à la séance de la Société française de philosophie à laquelle Einstein est invité<sup>29</sup>.

Dès avant cette séance à la Société française de philosophie, Bergson s'était proposé de présenter l'ouvrage à l'Académie des sciences morales et politiques. Cette consécration a lieu le 23 janvier 1909. Ainsi en l'espace d'une année, Meyerson, travailleur *isolé*, se trouve au centre de l'attention de ses pairs qui reconnaissent la valeur de son travail. Il assiste souvent aux séances de la Société de philosophie, participe à ses travaux en collaborant au *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* constitué par les philosophes autour de cette institution et publie régulièrement dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Très rapidement la renommée de Meyerson dépasse la cadre des institutions et cercles français. Son livre doit être traduit<sup>30</sup> et dès juin 1910, il peut s'adresser à Bergson dans l'idée de lui emprunter un ouvrage — pratique courante avec ses proches :

---

<sup>28</sup> ACS, A408/60, lettre de Meyerson à Lalande, 8 janvier 1909.

<sup>29</sup> *Bulletin de la société française de philosophie*, 1922, vol. 22-23, séance du 6 avril 1922, à laquelle Einstein est invité, pp. 107-112.

<sup>30</sup> Mais les traductions ne paraissent que beaucoup plus tard : traduction espagnole en 1929, anglaise en 1930.

En vue d'une traduction de mon livre qu'on est train de préparer, je suis obligé de rechercher les originaux d'ouvrages dont je n'ai cité que l'édition française<sup>31</sup>

Meyerson est désormais philosophe, et reconnu comme tel. Ses connaissances scientifiques, et en chimie en particulier, alimentent sa réflexion et son propos tout au cours de ses écrits. Et, pour combler la frustration qui le prive d'un public d'étudiants devant qui exposer ses idées et conceptions, il institue, dès qu'il prend sa retraite et en termine enfin ses travaux alimentaires, en 1923, la réunion, chez lui, le jeudi après-midi, d'un groupe de philosophes et scientifiques –jeunes et confirmés – avec qui débattre. Parmi les membres les plus réguliers de ce cercle, citons Louis de Broglie, Léon Brunschvicg, Alexandre Koyré, André Lalande, Paul Langevin, Lucien Lévy-Bruhl, André Metz et Hélène Metzger, À ce groupe de fidèles viennent s'ajouter des participants occasionnels :

Je serai heureux de vous voir jeudi à 4h. ; mais nous ne pourrons pas parler beaucoup de vos travaux, car plusieurs jeunes philosophes doivent venir chez moi à ce moment pour que nous causions de certaines idées nouvelles dont l'élaboration m'occupe en ce moment. Il me semble que cet entretien philosophique ne pourra que vous intéresser.<sup>32</sup>

Dans un conte inédit, Émile Meyerson imagine un futur lointain, après des guerres et catastrophes qui bouleversent complètement le monde et aboutissent à la disparition de notre civilisation : un lecteur retrouve des fragments de deux auteurs, identifiés comme différents, Bergson et Meyerson. Une analyse minutieuse, fondée sur des éléments biographiques et onomastiques, permet d'établir qu'en réalité ces deux auteurs ne font qu'un. Cette « identification » et ce rapprochement avec Bergson trouvent quelque écho dans l'essai récent de François Azouvi<sup>33</sup> qui analyse la réception faite à Bergson, philosophe « à la mode », disparu ensuite du champ intellectuel, dès la mode passée. On peut ainsi rapprocher le sort de ces deux philosophes, chacun à sa façon figure majeure de son époque, et longtemps éclipsés du champ philosophique ou

---

<sup>31</sup> ACS, A408/4, 24 juin 1910.

<sup>32</sup> ACS, A408/67, brouillon de lettre à Poirier, s. l. n. d.

<sup>33</sup> F. Azouvi, *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Gallimard, *nrf essais*, 2007.

*Eva Telkes-Klein*

dénigrés. Un regain d'intérêt, ces dernières années, les rassemblent à nouveau.<sup>34</sup>

EVA TELKES-KLEIN est historienne de formation, ingénieur au CNRS. Ses travaux sur les élites universitaires (dictionnaires biographiques et *Maurice Caullery, un biologiste au quotidien, 1868-1958*) et l'histoire intellectuelle au tournant du XX<sup>e</sup> siècle se poursuivent autour d'Émile Meyerson et de ses réseaux. [etk@crfj.org.il](mailto:etk@crfj.org.il) ; [mscnielk@mscc.huji.ac.il](mailto:mscnielk@mscc.huji.ac.il)

---

<sup>34</sup> Outre l'ouvrage de François Azouvi, voir les travaux de Philippe Soulez et ceux de Frédéric Worms.